



**HAL**  
open science

# L'autonomie dans la tradition grammaticale sanskrite pāṇinéenne

Emilie Aussant

► **To cite this version:**

Emilie Aussant. L'autonomie dans la tradition grammaticale sanskrite pāṇinéenne. *Histoire Epistémologie Langage*, 2005, 27 (1), pp.73-92. halshs-00526676

**HAL Id: halshs-00526676**

**<https://shs.hal.science/halshs-00526676>**

Submitted on 1 Mar 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'AUTONYMIE DANS LA TRADITION GRAMMATICALE SANSKRITE PĀṆINÉENNE <sup>1</sup>

Émilie AUSSANT

Doctorante - Université de la Sorbonne Nouvelle — Paris III

RÉSUMÉ : Plusieurs discussions attestent le fait que les grammairiens indiens de tradition pāṇinéenne avaient clairement identifié le phénomène autonymique. L'essentiel des réflexions menées par ces grammairiens est lié à l'interprétation du célèbre *sūtra* pāṇinéen I.1.68 *svaṃ rūpaṃ śabdasya-aśabdasaṃjñā* « Une expression se dénote elle-même à moins qu'elle ne soit le nom d'un terme technique linguistique », avec, comme préoccupation majeure, la résolution du problème posé par la réflexivité totale (problème du signe « qui se désigne lui-même »). Le présent article tente de donner une vue globale des différentes thèses qui ont été défendues pendant près de mille ans : des grammairiens ont recouru 1) au critère du contexte ou niveau de langage, qui oppose le mot figurant dans la règle grammaticale au mot qui est destiné à l'usage, 2) à celui de la généralité, qui oppose l'occurrence au type, 3) à celui de la totalité, qui oppose la partie au tout, ou encore 4) à celui du pouvoir du mot, qui peut être moyen de compréhension ou objet de compréhension. Par ailleurs, l'une des conséquences de la règle I.1.68 est de soumettre les autonymes à la syntaxe usuelle. À travers plusieurs exemples, cet article donne un aperçu des effets de la nominalisation dans la grammaire de Pāṇini.

MOTS-CLÉS : tradition grammaticale sanskrite ; *svarūpapadārthaka*- « qui a pour sens / objet sa forme propre » ; *sūtra* I.1.68 ; réflexivité totale ; nominalisation.

ABSTRACT : Several discussions show that Indian grammarians of the Pāṇinian tradition had clearly identified autonomy. Most of the reflections of these grammarians are linked with the interpretation of the famous Pāṇinian *sūtra* I.1.68 *svaṃ rūpaṃ śabdasya-aśabdasaṃjñā* “An expression denotes itself unless it is the name of a linguistic technical term”, with the resolution of the problem of total reflexivity as a main preoccupation. This paper attempts to give an overall view of the different solutions that have been proposed during almost 1000 years : some grammarians have resorted to 1) the context criterion or language level which opposes the word in the grammatical rule to the word meant for usage, 2) generality which opposes the occurrence to the type, 3) totality which opposes the part to the whole or 4) the power of the word which can be means of cognition or object of cognition. Moreover, one of the consequences of the rule I.1.68 is to submit autonymous words to common syntax. Through several examples, this paper gives a general idea of nominalisation effects in the grammar of Pāṇini.

KEY WORDS : Sanskrit grammatical tradition ; *svarūpapadārthaka*- “which has as meaning / object its own form” ; *sūtra* I.1.68 ; total reflexivity ; nominalisation.

Toute langue dispose d'une fonction métalinguistique, c'est-à-dire qu'elle comprend un sous-système dit « métalangage » qui lui permet de se décrire

<sup>1</sup> Je tiens à remercier mon directeur de thèse, Georges-Jean Pinault, ainsi que Pt. Venkataraja Sarma, Pierre-Sylvain Filliozat, Jan E.M. Houben, Pascale Haag, Philippe De Brabanter, Irène Rosier-Catach, Jean-Luc Chevillard et Nalini Balbir pour leurs remarques et conseils avisés.

elle-même. La caractéristique essentielle de ce sous-système est le phénomène autonymique, à savoir la production, dans le discours, d'autonymes. Par « autonyme », on entend généralement, depuis *Le Métalangage* de J. Rey-Debove, un métahomonyme : « (...) c'est un signe du métalangage désignant (signifiant) le signe du langage qui est son homonyme, et qui a une partie de son signifié en commun <sup>2</sup>. ».

Comme nous le verrons dans un premier temps, à travers trois discussions extraites du *Mahābhāṣya* de Patañjali <sup>3</sup>, ce procédé autonymique n'a pas échappé aux grammairiens indiens pāninéens. Nous envisagerons ensuite les principales réflexions qui ont été menées par ces grammairiens pour résoudre le problème de la réflexivité totale. Dans un dernier temps, nous considérerons l'un des traits morphosyntaxiques qui caractérise les autonymes dans le discours métalinguistique sanskrit à savoir, la nominalisation.

### 1. UN PHÉNOMÈNE LINGUISTIQUE CONNU DES GRAMMAIRIENS INDIENS

La première discussion se trouve dans l'introduction (*Paspaśā*) du *Mahābhāṣya*, sous le *vārttika* (désormais *vt.*) 1. Elle concerne la validité des mots considérés comme obsolètes. La grammaire sanskrite de Pāṇini part des formes employées dans l'usage courant et, parmi celles-ci, distingue celles qui sont correctes de celles qui ne le sont pas. Dans cette optique, certains commentateurs se sont interrogés sur le traitement des formes qui ne sont pas attestées, comme les mots obsolètes ou les termes créés <sup>4</sup> par les grammairiens. Pour l'un des intervenants de la présente discussion, ces formes ne sont pas correctes. Cette affirmation présuppose cependant qu'il considère ces formes comme « existantes ». Un autre intervenant formule l'objection suivante :

Il est contradictoire de dire qu'il existe des mots non-employés. S'ils existent, ils ne sont pas non-employés. S'ils sont non-employés, (alors) ils n'existent pas. Dire qu'ils existent et qu'ils sont non-employés est contradictoire. C'est en les employant, en vérité, que vous dites qu'il existe des mots non-employés <sup>5</sup>.

L'opposant semble ne faire aucune distinction entre l'emploi d'un mot et sa mention. Le premier intervenant lui répond :

Il n'y a pas là de contradiction. Nous disons qu'ils existent parce que les connaisseurs de la grammaire les forment au moyen de la grammaire. Nous

<sup>2</sup> J. Rey-Debove (1978, p. 132).

<sup>3</sup> Pour la date des traités grammaticaux sanskrits cités dans cet article, se référer au tableau des repères historiques figurant en fin d'article.

<sup>4</sup> Un exemple de terme créé par les grammairiens est le *pratyāhāra* « énoncé condensé » *āDaiC*, qui représente les phonèmes *ā*, *ai* et *au*.

<sup>5</sup> *idaṃ vipratīṣiddhaṃ yad ucyate santi vai śabdāprayuktā iti / yadi santi nāprayuktāthāprayuktā na santi santi cāprayuktāś ceti vipratīṣiddham / prayuñjāna eva khalu bhavān āha santi śabdā prayuktā iti /* (Tous les passages du *Mahābhāṣya* cités dans cet article se fondent sur l'édition de Kielhorn 1880-87 ; ici vol. 1, p. 8).

disons qu'ils sont non-employés parce qu'ils ne sont pas employés dans l'usage courant<sup>6</sup>.

Il apparaît donc clairement que pour les grammairiens indiens (pour certains, tout au moins), il est possible de parler d'une forme (donc de recourir au procédé autonymique) même quand celle-ci n'est pas attestée. Dans sa glose des derniers propos du premier intervenant, le *Pradīpa* de Kaiyaṭa reprend cette idée de façon limpide :

Le sens est : l'usage courant emploie les mots en vue de la compréhension d'un sens / objet<sup>7</sup>. Je n'ai pas employé ces (mots en tant que réfèrent) à un sens / objet, mais en tant que réfèrent à leur forme propre [*sva-rūpa-padārthakāḥ*]<sup>8</sup>.

La deuxième discussion se situe dans le *Mahābhāṣya* sous la règle *ṛIK* enseignant les phonèmes *ṛ* et *ḷ*. Le problème est de savoir si les mots qui reproduisent une forme originelle corrompue (*a-śaktija-anukaraṇa-* « imitation de mauvaise prononciation ») sont eux-mêmes corrompus, ou non. Pour certains, l'imitation d'un mot incorrect est elle-même incorrecte. Pour d'autres, et c'est là le point de vue qui nous intéresse, une imitation a pour objet la chose qu'elle imite. Ainsi, toute imitation qui reproduit exactement ce qu'elle imite est correcte :

Mais ceci (= le mot employé par imitation) est un autre mot qui a pour objet cette forme corrompue pour laquelle l'enseignement (de *ḷ*) doit être édicté. Un mot qui a pour objet une forme corrompue n'est pas un mot corrompu<sup>9</sup>.

Cette idée qu'un mot puisse avoir pour objet un mot (qu'il soit homophone (autonyme) ou non (métalinguistique)) apparaît encore plus nettement dans le *Pradīpa* de Kaiyaṭa :

Quand le mot *ḷtaka-* est employé pour désigner (la personne nommée) *ṛtaka-*, c'est une corruption. Quand il fait comprendre ce qu'il imite [*anukārya-*, c'est-à-dire la forme *ḷtaka-*], il est correct dans la mesure où c'est un sens / objet différent<sup>10</sup>.

La troisième discussion se trouve également dans le *Mahābhāṣya*, sous le *sūtra* I.1.44 *na veti vibhāṣā* « (Le terme technique) *vibhāṣā-* dénote le sens de (la

<sup>6</sup> *naitad vipratīṣiddham / santīti tāvad brūmo yad etañ śāstravidaḥ śāstreṇānuvidadhate / aprayuktā iti brūmo yal loke'prayuktā iti /* (vol. 1, p. 8-9).

<sup>7</sup> Le terme sanskrit *artha-*, dans le contexte philosophico-grammatical, peut renvoyer aussi bien à un objet tangible qu'à une entité conceptuelle. Pour cette raison, je propose de rendre *artha-* par « sens / objet ». Sur ce point, cf. M.M. Deshpande (1992, p. 1 et suiv.) ; J.E.M. Houben (1995, chap. 1).

<sup>8</sup> *yathā loko'rthāvagamāya śabdān prayuṅkte naivaṃ mayaite'rthe prayuktāḥ, api tu svarūpapadārthakā ity arthaḥ //* (Tous les passages du *Pradīpa* cités dans cet article se fondent sur l'édition du *Mahābhāṣya* dirigée par Raghunāt Śāstrī 1872 ; ici vol. 1, p. 69).

<sup>9</sup> *ayaṃ tv anyo'paśabdapadārthakāḥ śabdo yadartha upadeśaḥ kartavyaḥ / na cāpaśabda-padārthakāḥ śabdo'paśabdo bhavati /* (vol. 1, p. 20-21).

<sup>10</sup> *ḷtakaśabdo'pi yadā ṛtakārthe prayujyate tadā'paśabdaḥ / yadā'nukāryaṃ pratyāyayati tadā sādḥur eva, arthabhedāt (...)* / (vol. 1, p. 105).

séquence) *na vā* “ou bien non” et signifie “option”<sup>11</sup> ». Ce passage nous intéresse pour deux raisons : 1) tout comme les deux extraits précédents, il montre que le procédé autonymique est reconnu par les grammairiens indiens, 2) il apporte des informations essentielles sur le morphème *iti* présentateur sanskrit des mots autonymes :

— Il y a emploi de *iti* ; il a pour but d’indiquer le sens. — Cela est-il compris au moyen de *iti* ou bien y-a-t’il un surplus de sens du fait du surplus de mot ? — Cela est compris (au moyen de *iti*) — Comment ? — D’après l’usage courant. Ainsi, dans *gaur ity ayam āha* « il dit “gauḥ” », l’emploi de *iti* après le mot */gauḥ/* fait qu’il se sépare de sa signification propre. Celui-ci, séparé de sa signification propre — autrement dit, de sa propriété à avoir pour signification un sens / objet [*artha-padārthaka-*] — devient (un mot) dont la signification est (sa) forme<sup>12</sup> [*śabda-padārthaka-*]. De même ici, l’emploi de *iti* après l’expression *na vā* fait que cette expression se sépare de sa signification (propre). Celle-ci séparée de sa signification (propre) — autrement dit, de sa propriété à avoir pour signification une forme — fait comprendre le sens / objet qu’elle exprime dans l’usage courant<sup>13</sup>.

La première partie de cet extrait, concernant le mot */gauḥ/* (*go-* au nominatif singulier), rappelle la fonction du morphème *iti* à savoir, celle de présentateur de mot autonyme. Cette unité (signifiant « ainsi » au départ) qui est postposée au discours rapporté, s’est stabilisée comme particule autonymisante (ou *quotative marker*) en sanskrit classique<sup>14</sup>. Cet item indique en effet que le mot qu’il suit ne fait pas comprendre son sens / objet, comme il le fait dans le discours mondain, mais qu’il fait connaître sa forme. Dans le contexte grammatical, il n’en va pas de même : la forme d’un mot est sa signification « habituelle » ou « attendue ». Par conséquent, quand, dans le contexte grammatical, un mot est suivi de la particule *iti*, celle-ci indique que le mot ne désigne pas ce qu’il fait connaître habituellement, à savoir, sa forme. Autrement dit, il faut comprendre qu’il note le sens / objet qu’il désigne dans

<sup>11</sup> Pour la traduction des *sūtra* pāṇinéens cités dans cet article, je me fonde sur la traduction anglaise de S.M. Katre (1989).

<sup>12</sup> Le terme sanskrit *śabda-*, dans le contexte grammatical, signifie « mot » et plus généralement « forme ».

<sup>13</sup> *itikaraṇaḥ kriyate so’rthanirdeśārtho bhaviṣyati / kiṃ gatam etad itināhosvic chabdādhi-kyād arthādhiyam / gatam ity āha / kutaḥ / lokataḥ / tad yathā / loke gaur ity ayam āheti gośabdād itikaraṇaḥ paraḥ prayujyamāno gośabdaṃ svasmāt padārthāt pracyāvayati / so’sau svasmāt padārthāt pracyuto yā’sāv arthapadārthakatā tasyāḥ śabdapadārthakaḥ sampadyate / evam ihāpi navāśabdād itikaraṇaḥ paraḥ prayujyamāno navāśabdaṃ svasmāt padārthāt pracyāvayati / so’sau svasmāt padārthāt pracyuto yā’sau śabdapadārthakā tasyā laukikam arthaṃ sampratyaṣyati / (vol. 1, p. 102).*

<sup>14</sup> En ce qui concerne l’origine de cette forme, on peut distinguer deux approches : 1) elle relèverait d’un phénomène proprement indo-européen (selon H.H. Hock 1982), il est possible de reconstruire un modèle de structure de la citation [« ainsi » + verbe de parole] pour le proto-indo-européen, 2) elle relèverait d’un phénomène aréal (selon F.B.J. Kuiper 1967), les structures de citation dans les langues indo-aryennes et muṇḍa seraient influencées par celles des langues dravidiennes).

l'usage courant. Dans le contexte grammatical, le morphème *iti* n'est donc plus le présentateur des mots autonomes<sup>15</sup>. Kaiyaṭa, dans son *Pradīpa*, exprime ceci en disant : *iti-śabdo...padārtha-viparyāsa-kṛt* « le mot *iti* inverse le sens du mot ». Nāgeśa commente :

L'inversion consiste en ceci : dans l'usage courant [*loke*], l'on comprend que c'est le sens qui est qualifié par la forme, dans la grammaire [*śāstre*], l'on comprend que c'est la forme qui est qualifiée par le sens. Quand le mot *iti* est énoncé, le rapport s'inverse<sup>16</sup>.

Très tôt donc, les grammairiens indiens pāṇinéens ont identifié le phénomène autonymique. Les quelques extraits que nous avons vus jusqu'à présent sont tout à fait représentatifs sur le plan de la terminologie sanskrite employée pour parler de ce phénomène. Un terme employé est qualifié de *artha-padārthaka-* « qui a pour sens / objet [*padārthaka-*] (son) sens / objet [*artha-*] » (cf. *supra* note 13) et un terme mentionné est qualifié de *sva-rūpa-padārthaka-* « qui a pour sens / objet [*padārthaka-*] sa propre forme [*sva-rūpa-*] » (cf. *supra* note 8). Le terme mentionné peut également être dit *śabda-padārthaka-* « qui a pour sens / objet [*padārthaka-*] (sa) forme [*śabda-*] » (cf. *supra* note 13) ou encore *rūpa-padārthaka-* « qui a pour sens / objet (sa) forme ». On rencontre également les expressions *artha-para-*, littéralement « qui vise le sens / objet », et *śabda-para-* « qui vise la forme », qui qualifient les termes employés « pour (faire comprendre leur) sens / objet » ou employés « pour (faire comprendre leur) forme ». Un autre type de terminologie est encore utilisé pour distinguer entre le mot employé et le mot mentionné : il s'agit des termes *anukārya-* « (mot) à imiter » (cf. *supra* note 10) et *anukaraṇa-* « imitation, reproduction ». Si l'on reprend l'exemple cité par Patañjali dans son *Mahābhāṣya* (cf. *supra* note 13) *gaur iti ayam āha* « il [*ayam*] dit [*āha*] “gauḥ” [*gaur iti*] », la séquence *gaur iti* est l'imitation (*anukaraṇa-*) du mot *gauḥ* (mot imité, *anukārya-*) énoncé dans une phrase telle que *gauś calati* « la vache s'agite », où il fait comprendre son *artha*. Le terme dit *anukaraṇa-* réfère à ce qu'il imite, c'est-à-dire au terme dit *anukārya-*, qui lui, fait comprendre son sens / objet. Ces deux termes ont d'abord été employés à propos de l'imitation (reproduction d'un bruit, d'un son, d'un élément (que ce soit un phonème, un mot ou une phrase) relevant du langage articulé, d'une onomatopée...), phénomène qui recouvre notamment ce que nous appelons le discours direct. Toute reproduction d'un élément du langage articulé, ayant pour objet l'élément qu'elle imite, est considérée comme *rūpa-padārthaka-*. De ce fait, *anukaraṇa-* a été employé plus tard dans un sens large, pour désigner tous les mots mentionnés, qu'ils relèvent du discours direct ou non. Cet emploi du terme

<sup>15</sup> Pour les autres fonctions de *iti* dans le domaine grammatical, voir L. Renou (1940, p. 100 et 132).

<sup>16</sup> *loke śabdaviśeṣaṇakārthapratītiḥ, śāstre'rthaviśeṣaṇakaśabdasya / itiśabdasaṃabhivyāhāre viparītam iti viparyāsaḥ* // (Tous les passages de l'*Uddyota* cités dans cet article se fondent sur l'édition du *Mahābhāṣya* dirigée par Raghunāt Śāstrī 1872 ; ici vol. 1, p. 372).

*anukaraṇa-* pour désigner les mots autonymes sera évoqué plus loin (cf. *infra* 3. Remarques sur la nominalisation des mots autonymes en sanskrit).

## 2. LE SŪTRA I.1.68 : UNE DÉFINITION DE L'AUTONYME ?

Nous avons vu plus haut (cf. *supra* note 13) que le morphème *iti*, dans le contexte grammatical, ne fonctionne pas comme le présentateur des mots autonymes, mais comme celui des mots employés pour dénoter leur sens / objet habituel. L'inversion de cette convention est la conséquence directe du *sūtra* pāṇinéen I.1.68 : *svaṃ rūpaṃ śabdasya-aśabdasaṃjñā* // que S.M. Katre traduit<sup>17</sup> : « Une expression se dénote elle-même [*svaṃ rūpaṃ*] à moins qu'elle ne soit le nom d'un terme technique linguistique [*śabda-saṃjñā*] ». La convention établie par ce *sūtra* se comprend aisément : les règles grammaticales traitent essentiellement des formes elles-mêmes et non de leur sens / objet, les mots autonymes y sont donc bien plus fréquents que les mots non-autonymes ; ce sont donc ces derniers qui doivent recevoir une marque. Ce *sūtra* I.1.68 a fait l'objet de plusieurs interprétations, tant sur le plan de son statut que sur celui du contenu de son enseignement.

En ce qui concerne son statut, certains grammairiens<sup>18</sup> affirment qu'il s'agit d'un *paribhāṣāsūtra* « formule d'interprétation générale » ou métarègle, d'autres (et il semblerait qu'ils constituent la tendance dominante) considèrent qu'il s'agit d'un *saṃjñāsūtra*, c'est-à-dire d'une définition de nom technique. Cette seconde interprétation est intéressante car elle révèle que, très tôt, le courant principal des grammairiens indiens pāṇinéens concevait l'emploi autonymique d'un mot comme un emploi technique. Le mot autonome est en effet qualifié de *saṃjñā*, tout comme le sont les noms techniques grammaticaux ou termes métalinguistiques de la grammaire sanskrite. L'autonymie semble donc être, pour les grammairiens indiens sanskritistes, un terme métalinguistique.

Les diverses interprétations du contenu de l'enseignement de ce *saṃjñāsūtra* peuvent être, quant à elles, classées en deux catégories :

1) D'un côté, il y a les auteurs qui considèrent ce *sūtra* comme une définition de type appositionnel (*sāmānādhikarāṇya-*), où le nom technique (*saṃjñā*) et son porteur (*saṃjñīn*) sont au même cas. Dans cette optique, la relation de dénomination est instaurée entre *svam* (« son, propre, personnel, individu du même groupe »), qui désigne le mot pris en tant que forme

<sup>17</sup> An expression denotes itself (*svaṃ rūpaṃ*) unless it is the name of a linguistic technical term (*śabda-saṃjñā*) (1989, p. 27). Joshi et Roodbergen (1991), dans la traduction qu'ils proposent de ce *sūtra*, reconduisent le terme *nirdiṣṭe* (« mentionné ») du *sūtra* I.1.66. Ils aboutissent à la traduction suivante : « (Quand un item métalinguistique est mentionné dans une règle en vue d'opérations grammaticales, alors) la propre forme (phonétique) de l'item métalinguistique (doit être comprise), à l'exception d'un nom technique de terme métalinguistique. »

<sup>18</sup> C'est le cas notamment de Haradatta (*Padamañjarī*), Śarvavarman (*Kātantra*), Bhojadeva (*Sarasvatīkañṭhābharaṇa*), Hemacandra (*Siddhahemacandra*).

occurrence, et *rūpam* (« forme »), qui désigne le mot pris en tant que forme type. Cette interprétation semble être celle que défend Kaiyaṭa, si l'on en croit ses principaux commentateurs<sup>19</sup>. Ceci étant, certains considèrent que c'est le mot pris en tant que forme occurrence qui est le nom technique (*saṃjñā*) du mot pris en tant que forme type (*saṃjñin*) ; leur lecture du *sūtra* peut être représentée comme suit : *svam<sup>1</sup> rūpam<sup>2</sup> śabdasya<sup>3</sup>* « la (forme) occurrence<sup>1</sup> (est le nom technique de) la forme type<sup>2</sup> du mot<sup>3</sup> ». D'autres affirment l'inverse : *svam<sup>2</sup> rūpam<sup>1</sup> śabdasya<sup>3</sup>* « la forme type<sup>1</sup> (est le nom technique de) la (forme) occurrence<sup>2</sup> du mot<sup>3</sup> ». Kaiyaṭa, quant à lui, estime que ces deux thèses sont acceptables<sup>20</sup> dans la mesure où le résultat est le même : une opération prescrite par la grammaire ne peut s'appliquer qu'à une occurrence, non à un type. Autrement dit, que l'on considère la *saṃjñā*, c'est-à-dire le mot autonome qui est mentionné dans la règle grammaticale, comme pris en tant que forme occurrence ou comme pris en tant que forme type, il fera toujours comprendre une forme occurrence, car les opérations grammaticales ne s'appliquent qu'à des occurrences et non à des types. Ce raisonnement nous rappelle qu'il existe un premier critère permettant de distinguer entre la *saṃjñā* (= le mot autonome) et son *saṃjñin*. Ce critère est celui du contexte dans lequel le mot est appréhendé : dans le cas présent, la *saṃjñā*, ou mot autonome, est le terme qui est mentionné dans la règle grammaticale (*sūtra-sthā-* « qui se trouve dans la règle ») et le *saṃjñin*, c'est-à-dire le porteur de la *saṃjñā*, est le mot qui reçoit les opérations grammaticales et qui est destiné à l'usage (*prayoga-sthā-* « qui se trouve dans l'usage »)<sup>21</sup>. Cette distinction entre niveaux de langage, même si elle n'est pas explicitement formulée à chaque fois, semble bien être présente dans toutes les interprétations que nous allons considérer.

2) De l'autre côté, il y a les auteurs qui considèrent le *sūtra* I.1.68 comme une définition de type non-appositionnel (*vaiyadhikaraṇya-*), où le nom technique et son porteur ne sont pas au même cas. Dans ce cas, la relation de dénomination est considérée comme instaurée entre *svaṃ rūpam* (les deux termes sont au nominatif neutre singulier) et *śabdasya* (génitif masculin

<sup>19</sup> Voir le *Laghuvivarāṇa* de Rāmacandra Sarasvatī (p. 205), le *Bṛhadvivarāṇa* d'Īśvarānanda (p. 206), l'*Uddyotana* d'Annambhaṭṭa (p. 208), le *Nārāyaṇīya* de Nārāyaṇa Śāstrī (p. 211) et l'*Uddyota* de Nāgeśa. Pour les quatre premiers : *Mahābhāṣya Pradīpa Vyākhyānāni*, vol. 3 ; pour l'*Uddyota* : *Mahābhāṣya* édition de Pt. R.K. Śāstrī.

<sup>20</sup> *tatra 'vyakteḥ sāmānyam saṃjñā' 'sāmānyasya vā vyaktiḥ' iti vyākhyāne kāmācāraḥ / vyaktiḥ kāryam pratipadyamānā sāmānyapratibaddhaiva pratipadyate sāmānyam api kāryam pratipadyamānaṃ vyaktidvāreṇaiva pratipadyate iti phale na kaścid bhedaḥ //* « Dans ce cas, 'l'universel est le nom technique de l'individu' ou 'l'individu est le nom technique de l'universel', on explique comme l'on veut. L'individu (ou forme occurrence) reçoit l'opération, étant relié à l'universel (ou forme type) et l'universel (ou forme type) reçoit l'opération par l'intermédiaire de l'individu (ou forme occurrence) ; il n'y a aucune différence dans le résultat. » (vol. 1, p. 546).

<sup>21</sup> Cette distinction est déjà évoquée par Kaiyaṭa dans son commentaire du *sūtra* I.1.62. Le mot concerné est la racine verbale *han-* : *āno yamahana iti sūtropāto hantiḥ saṃjñā prayogaḥ tu saṃjñīti ... //* « Le *hantiḥ* qui est mentionné dans le *sūtra* *āno yamahana* est le nom technique et celui qui relève de l'usage est le porteur du nom technique ... » (p. 518)

singulier de *śabda-*). Là aussi, il peut y avoir deux lectures de la relation : on peut considérer a) que le nom technique (*saṃjñā*) est *svaṃ rūpam* et que le porteur est *śabdasya*, ou b) que le nom technique est *śabdasya* et que le porteur est *svaṃ rūpam*. La première interprétation présuppose une analyse du *sūtra* comme suit : *svaṃ rūpam śabdasya saṃjñā bhavati* « *svaṃ rūpam* est [*bhavati*] le nom technique [*saṃjñā*] de *śabda-* [*śabdasya*] ». La seconde interprétation s'appuie sur une analyse du type : *svaṃ rūpam śabdasya grāhyam bhavati* « *svaṃ rūpam* doit être compris [*grāhyam bhavati*] par le mot [*śabdasya*] ». Cette seconde interprétation est rendue possible par la règle II.3.71 *kṛtyānām kartari vā* // « (La 6<sup>e</sup> désinence casuelle [= génitif]) est optionnellement [*vā*] introduite (après un thème nominal) quand celui-ci dénote l'agent d'un thème verbal (se terminant par un affixe *kṛt*) quand il appartient à la sous-classe des *kṛtya* [= adjectifs verbaux d'obligation] ». Maintenant, toujours dans le cadre de ces deux interprétations du *sūtra* en tant que définition de type non-appositionnel, que faut-il entendre par *svaṃ rūpam* et par *śabdasya* ? Là aussi, on distingue principalement trois interprétations :

a) par *svaṃ rūpam* est désigné le mot pris en tant que forme occurrence (*vyakti-*) et par *śabdasya*, le mot pris en tant que forme type (*jāti-*). Le critère de départ est donc la généralité. Cette thèse est défendue notamment par Haradatta<sup>22</sup> dans sa *Padamañjarī*. Elle est également évoquée dans le *Vākyapadīya*<sup>23</sup>.

b) par *svaṃ rūpam* est désigné la partie (*ekadeśa-*) et par *śabdasya*, le tout (*samudāya-*). Le critère est donc celui de la totalité. Dans cette optique, le mot (*śabda-*) est considéré comme composé de deux « parties », sa forme (*rūpa-*) et son sens (*artha-*). Pour Patañjali, la partie qu'est la forme du mot (du *sūtra*), est le nom technique de la totalité<sup>24</sup> (c'est-à-dire, du mot qui reçoit les

<sup>22</sup> 'agner *ḍhak*' iti sūtrakāreṇa yā vyaktir uccāritā, tasyāḥ sarvoccāraṇeṣv anugataṃ sāmānyam vācyam ity arthaḥ / sāmānyasya kāryayogo vyaktidvāraka iti tena tenocāritāyās tasyās tasyā vyakter *ḍhag bhavati* ity arthaḥ saṃpadyate / « Le sens est : (la forme) particulière qui est énoncée par Pāṇini dans la règle *agner ḍhak* (doit être comprise comme) exprimant la forme type qui est comprise à chaque énonciation. Du fait qu'une opération ne peut être appliquée à un type que par l'intermédiaire d'un particulier, on aboutit au sens suivant (pour le *sūtra agner ḍhak*) : le suffixe secondaire *ḍhak* s'applique après telle ou telle forme occurrence agni, qui est énoncée par tel locuteur. » (Edition de S. Mīśra 1985, vol. 1, p. 239). La règle *agner ḍhak* est le *sūtra* IV.2.33, cf. infra note 29.

<sup>23</sup> Cf. *Vākyapadīya* I.69-70 : *svaṃ rūpam iti kais cit tu vyaktiḥ saṃjñopadiśyate / jāteḥ kāryāṇi saṃśṛṣṭā jātis tu pratipadyate* // 69 // *saṃjñinīm vyaktim icchanti sūtre grāhyām athāpare / jātipratyāyitā vyaktiḥ pradeśeṣūpatiṣṭhate* // 70 // « Mais certains considèrent que, dans le *sūtra* '*svaṃ rūpam...*', c'est l'individu qui est le nom technique du genre, mais que c'est le genre (en conjonction avec lui qui subit) les opérations grammaticales. Selon d'autres, dans ce *sūtra*, l'individu doit être compris comme le porteur du nom technique ; dans les règles grammaticales, il est question de l'individu désigné par le genre. » (Tous les passages du *Vākyapadīya* cités dans cet article se fondent sur l'édition de W. Rau 1977 ; ici p. 43).

<sup>24</sup> *rūpagrahaṇam kim arthaṃ na svaṃ śabdasyāśabdasaṃjñā bhavati* ity eva rūpam śabdasya saṃjñā bhaviṣyati / na hy anyat svaṃ śabdasyāsti anyad ato rūpāt / evaṃ tarhi siddhe sati yadrūpagrahaṇam karoti taj jñāpayaty ācāryo' sty anyad rūpāsvaṃ śabdasyeti / kiṃ punas

opérations grammaticales). Pour les auteurs de la *Kāśikāvṛtti*, c'est la totalité (= le mot du *sūtra*) qui est le nom de la partie<sup>25</sup> (c'est-à-dire, de la forme du mot qui reçoit les opérations grammaticales).

c) La troisième interprétation est celle de Bharṭṛhari :

Dans les deux *kārikā* qui suivent, Bharṭṛhari établit un parallèle entre le fonctionnement du terme *ṛddhi-* en I.1.1<sup>26</sup> et celui du terme *lagni-* (« feu ») lorsque s'applique à lui le *sūtra* I.1.68 :

*ṛddhyādayo yathā śabdāḥ svarūpopanibandhanāḥ /ādaicpratyāyitaiḥ śabdaiḥ sambandham yānti saṃjñibhiḥ // I.60 // agniśabdāḥ tathāivāyam agniśabdānibandhanāḥ /agniśrutyaityi sambandham agniśabdābhidheyayā // I.61 // (p. 43)*

De même que les termes *ṛddhi-*, etc., qui ont pour fondement leur forme propre, entrent en relation avec les objets qu'ils nomment techniquement à savoir, (les phonèmes *ā-ai-au*) connus par (le symbole) *āDaiC-* ; de même, le mot *lagni-* [agni 1], qui a pour fondement le mot *agni-* [agni 2], entre en relation avec (le mot) *agni-* énoncé [agni 4], qui est signifié par le mot *agni-* [agni 3]<sup>27</sup>.

Ici, outre le critère du contexte dans lequel on envisage le mot (*sūtra-sthā-* ou *prayoga-sthā-*), un autre critère permet de distinguer entre la *saṃjñā* et le *saṃjñin* : c'est la capacité ou le pouvoir du mot à être moyen de compréhension (*grāhakatva-śakti-*) ou celui à être objet de compréhension (*grāhyatva-śakti-*)<sup>28</sup>. Le mot *agni-* du *sūtra* peut être considéré comme moyen de compréhension (= agni 1) ou comme objet de compréhension (= agni 2) et le mot *agni-* qui reçoit les opérations grammaticales peut également être considéré

---

*tat / arthaḥ / « - Pourquoi la mention de la forme ? Étant donné que le bien propre d'un mot n'est rien d'autre que sa forme, l'énoncé svam śabdasya-aśabdasaṃjñā bhavati « le bien propre (du mot) est (le nom technique) du mot, excepté s'il s'agit d'un nom technique de grammaire » ne fera-t-il pas comprendre la forme comme nom technique du mot ? - En ce cas, la forme étant déjà comprise, par le fait qu'il la mentionne, le maître fait savoir qu'il y a un bien propre du mot autre que sa forme. - Quel est-il ? - Le sens. » (vol.1, p. 175). Cette interprétation est également évoquée par Hariṣṛabha, dans son commentaire des *śloka* I.69-70 du *Vākyapadīya* : rūpamātram ekadeśo'rthavato rūpārthasamudāyasya sāmānyaviśeṣādi-śaktiyuktasya śabdasya śabdatvenāśritasya saṃjñā / « La forme pure qui est une partie de l'ensemble (constitué par) la forme et le sens, (ensemble qui est) pourvu d'un sens / objet, qui a le pouvoir d'exprimer le général et le particulier, etc., qui est désigné comme étant le mot, est le nom technique du mot. » (p. 110 dans la traduction de M. Biarreau)*

<sup>25</sup> *śāstre svam eva rūpam śabdasya grāhyam bodhyam pratyāyiam bhavati na bāhyo'rthaḥ śabdasaṃjñām varjayitvā / « Dans le Traité, c'est la forme propre qui est comprise, perçue ou saisie au moyen du mot et non le sens (qui en est la fonction) externe, excepté s'il s'agit d'un nom technique grammatical. » (p. 239 dans l'édition de S. Misra).*

<sup>26</sup> *Sūtra* I.1.1 *ṛddhir āDaiC // « (Le terme technique) ṛddhi-* dénote les phonèmes *ā-ai-au*. »

<sup>27</sup> Notons que l'interprétation exposée dans la *vṛtti* de Hariṣṛabha diffère de celle que je propose ici (voir M. Biarreau 1964, p. 101). Selon cette *vṛtti*, c'est agni 2 qui est la *saṃjñā* de agni 4.

<sup>28</sup> Cf. *Vākyapadīya* I.56 *grāhyatvam grāhakatvam ca dve śaktī tejaso yathā / tathāiva sarvaśabdānām ete prthag avasthite // « De même que dans la lumière il y a deux pouvoirs, celui d'être perçue et celui de faire percevoir, de même, ces (deux pouvoirs) existent de manière distincte dans tous les mots. » (p. 42)*

comme moyen de compréhension (= agni 3) ou comme objet de compréhension (= agni 4). Ainsi, agni 1 (le mot *lagni-* du *sūtra* IV.2.33<sup>29</sup> (par exemple), considéré comme moyen de compréhension) est en relation (par application du *sūtra* I.1.68) avec, donc fait comprendre agni 4 (le mot *agni-* qui reçoit les opérations grammaticales et qui est considéré comme objet de compréhension).

Tableau récapitulatif des interprétations du *sūtra* I.1.68

Représentants	Date	Analyse du <i>sūtra</i> I.1.68	
		Définition de type appositionnel	Définition de type non-appositionnel
Patañjali <i>Mahābhāṣya</i>	II <sup>e</sup> s. av. J.C.		Critère de la totalité : La partie (= la forme du mot) est le nom de la totalité (= le mot)
Bhartṛhari <i>Vākyapadīya</i>	V <sup>e</sup> s.		Critère du pouvoir du mot : Le mot du <i>sūtra</i> , pris comme moyen de compréhension, est le nom du mot qui reçoit les opérations, pris comme objet de compréhension
Vāmana-Jayāditya <i>Kāśikā-vṛtti</i>	VII <sup>e</sup> s.		Critère de la totalité : La totalité (= le mot) est le nom de la partie (= la forme du mot)
Kaiyata <i>Mahābhāṣya-pradīpa</i>	XI <sup>e</sup> s. ?	Critère de la généralité : <i>svam<sup>1</sup> rūpam<sup>2</sup> śabdasya<sup>3</sup></i> «la (forme) occurrence <sup>1</sup> (est le nom technique de) la forme type <sup>2</sup> du mot <sup>3</sup> » ou <i>svam<sup>2</sup> rūpam<sup>1</sup> śabdasya<sup>3</sup></i> «la forme type <sup>1</sup> (est le nom technique de) la (forme) occurrence <sup>2</sup> du mot <sup>3</sup> »	
Haradatta <i>Padamañjarī</i>	XI <sup>e</sup> s. ?		Critère de la généralité : <i>svam rūpam</i> (= le mot pris en tant que forme occurrence) désigne <i>śabdasya</i> (= le mot pris en tant que forme type)

Pour résoudre le problème de la réflexivité totale, c'est-à-dire le problème du signe qui se désigne lui-même, les grammairiens indiens sanskritistes ont donc eu recours à différents critères : le critère du contexte ou niveau de langage, qui oppose le mot figurant dans le *sūtra* au mot qui est destiné à l'usage, le critère

<sup>29</sup> IV.2.33 *agner dhaK* // « (L'affixe *taddhita*) *dhaK* est introduit (après le thème nominal) *agni-* « nom d'une divinité » (se terminant par la 1<sup>ère</sup> désinence casuelle, pour signifier « il est sa divinité ») ».

de la généralité qui oppose l'occurrence au type, le critère de la totalité qui oppose la partie à la totalité ou encore, le critère du pouvoir du mot, qui peut être pris comme moyen de compréhension ou comme objet de compréhension. Il faut noter par ailleurs le fait que l'on trouve plus tardivement<sup>30</sup> les traces d'une théorie qui n'admet pas de distinction entre le mot — imitation et le mot — imité. Selon cette approche, l'autonyme se réduit à un mot appréhendé comme simple substance phonique. Ainsi, lorsqu'un mot est entendu, deux « compréhensions » se réalisent : il y a compréhension du sens du mot et il y a perception auditive du mot. Le mot lui-même devient donc objet de la compréhension qu'il génère. Dans cette vue, l'autonyme étant seulement un mot qui, perçu sur le plan auditif, se donne à connaître comme une substance phonique, le problème de la réflexivité totale ne se pose plus.

Un autre fait doit encore être signalé à propos de cette règle I.1.68. Ni les *vt.* de Kātyāyana, ni le *Mahābhāṣya* ne démontrent la « véritable » motivation du *sūtra* : ce n'est ni sa partie prescriptive (*svaṃ rūpaṃ śabdasya*), ni sa partie prohibitive (*aśabdasaṃjñā* « excepté quand il s'agit d'un nom de forme linguistique ») (ni encore la distinction qu'il établit entre mots autonymes et termes métalinguistiques<sup>31</sup>), qui en fait son utilité. Selon les commentateurs, l'autonymie des mots qui ne sont pas des noms techniques grammaticaux n'a pas à être enseignée, c'est un phénomène qui se comprend sans aucune autre aide que le bon sens.

D'autres passages dans les commentaires montrent que l'autonymie est un phénomène qui s'établit de fait :

— les *vt.* 1 et 2 de Kātyāyana sous I.1.68<sup>32</sup> par exemple, dont le contenu peut être résumé de la manière suivante : un mot énoncé dans un *sūtra* fait comprendre son sens / objet. L'opération enjointe par le *sūtra* n'est pas compatible avec ce sens / objet. Selon le *vt.* 1, cette incompatibilité entraîne (par « association » (*sāhacarya-*)) la compréhension des synonymes de ce mot (phénomène dit *arthagrahaṇa-* « extension synonymique »). Le *vt.* 2 rejette cette première ex-

<sup>30</sup> Notamment dans la *Padamāñjarī* sous I.1.16, ainsi que dans le *Vaiyākaraṇabhūṣaṇa* (section *Nāmārtha-nirṇaya*) de Kauṇḍabhaṭṭa. Selon M.P. Candotti (2004, p. 350), avec qui je suis en accord sur ce point, cette théorie ne semble pas avoir été défendue par les grammairiens de l'ancienne tradition.

<sup>31</sup> Cette distinction entre mots autonymes et termes métalinguistiques « purs » n'est pas évoquée par les commentateurs comme cause éventuelle de la formulation du *sūtra* I.1.68. Nous l'intégrons ici car elle aurait pu, selon nous, justifier la formulation de ladite règle.

<sup>32</sup> *vt.* 1 : *śabdenārthagater arthasyāsambhavāt tadvācīnaḥ saṃjñāpratiśedhārthaṃ svaṃ rūpavacanam* // « Parce qu'il y a compréhension d'un sens / objet par (l'énonciation d') un mot (et) parce qu'il y a impossibilité (d'appliquer une opération grammaticale) au sens / objet, l'expression *svarūpa-* a pour but la prohibition de la notation de ce qui exprime ce (sens / objet). » (Edition de Kielhorn, vol. 1, p. 175).

*vt.* 2 : *na vā śabdapūrvako hy arthe sampratyayas tasmād arthanivṛttiḥ* // « Ou bien non, la compréhension relative au sens est précédée (de celle) du mot ; il y a donc éviction du sens. » (vol. 1, p. 176).

plication et affirme au contraire que cette incompatibilité entraîne la compréhension de la forme (*śabdagrahaṇa-*) qui a été perçue comme cause de la compréhension dudit sens. Le raisonnement du *vt. 2* souligne le caractère automatique ou *spontané* de l'autonymie : parce que l'opération prescrite par le *sūtra* ne peut s'appliquer au sens / objet du mot, elle s'appliquera à sa forme, de façon automatique. Il est donc inutile de formuler une règle telle que I.1.68. — De même, dans le *Pratīpa*, lorsque Kaiyata explique le terme *aśabdasamjñā* du *vt. 3* : « *aśabdasamjñā-* Le sens est : la notation de la forme étant déjà réalisée par le raisonnement, (le *sūtra* I.1.68) prescrit la non-notation de la forme pour les noms de forme linguistique<sup>33</sup>. » (c'est moi qui souligne).

Le courant principal de la tradition grammaticale indienne sanskrite semble donc considérer que ce *sūtra* de Pāṇini n'est pas d'une absolue nécessité, y compris dans sa partie prohibitive *aśabdasamjñā* « excepté quand il s'agit d'un nom de forme linguistique »<sup>34</sup>. Pour les commentateurs, comprendre qu'un mot « se note lui-même » ne requiert aucune compétence particulière et reste accessible au sens commun.

Avant de dire quelques mots sur la nominalisation des autonymes telle qu'elle peut s'observer dans la grammaire de Pāṇini, il nous faut encore mentionner très brièvement l'existence de deux points de vue concernant l'usage autonymique, adoptés par les grammairiens en fonction des contextes. Selon le premier point de vue, le critère qui permet de distinguer deux mots est une différence de forme : une même forme peut donc avoir plusieurs sens. Dans le cadre de cette vue, dite *ekaśabdadarśana* « thèse de l'univocité », le mot imité et le mot imitation sont un seul et même mot : selon le contexte et / ou l'intention du locuteur, le terme fait comprendre son sens / objet ou sa forme. Selon le second point de vue, s'il y a une différence de sens / objet, c'est que l'on est en présence de mots différents. Selon cette vue, dite *anekaśabdadarśana* « thèse de la non-univocité », le mot imité et le mot imitation sont deux mots différents puisqu'ils ne font pas comprendre la même chose.

### 3. REMARQUES SUR LA NOMINALISATION DES MOTS AUTONYMES DANS L'*AṢṬĀDHYĀYĪ*.

Un autre moyen permet de distinguer un mot autonyme d'un mot non-autonyme : il s'agit des traits morphosyntaxiques. Parmi ceux évoqués par J. Rey-Debove (1997, p. 64-74), la nominalisation des autonymes nous apparaît comme le trait le plus caractéristique dans la grammaire de Pāṇini.

<sup>33</sup> *aśabdasamjñeti* / *nyāyāt svarūpagrahaṇe siddhe śabdasamjñāyāṃ svarūpagrahaṇaṃ mā bhūd ity evam artham idam ity arthaḥ* / (vol. 1, p. 549).

<sup>34</sup> Un terme métalinguistique n'a de raison d'être, en grammaire, que s'il dénote le référent qui lui a été attribué. Il n'est donc pas concevable qu'un terme qui a été décrété nom technique (*samjñā*) puisse dénoter autre chose (comme sa forme, par exemple). Sa force ou son autorité lui vient de sa « création » en tant que nom technique.

On distingue en sanskrit deux types de flexion : la flexion nominale (qui comporte la flexion pronominale comme sous-classe) et la flexion verbale. Cette distinction n'est pertinente qu'au niveau du langage-objet cependant car, au niveau du métalangage, il n'y a plus qu'une « seule catégorie » : verbes, pronoms et indéclinables se nominalisent. Patañjali est très clair à ce sujet. Il montre, dans la discussion qui suit, comment /*kṣiyah*/ (racine verbale *kṣi-* « périr » fléchie à l'ablatif singulier) est à considérer comme un thème nominal :

— On ne peut faire du mot énoncé [*kṣiyah*] une forme autorisée. Car, comme la désinence, le substitut *-iy-* n'a pas de chance de se réaliser. — La désinence n'est pas sans chance de se réaliser, ici. Dans la mesure où il s'agit d'un thème nominal [*prātipadika-*], la présente désinence se réalise. — Comment (ce mot) reçoit-il le nom technique de « thème nominal » ? — (Par le *sūtra* I.2.45) *arthavat prātipadikam*<sup>35</sup> — Mais, la prohibition « qui n'est pas une racine » se réalise. — Ce n'est pas une racine, mais l'imitation [*anukaraṇa-*] d'une racine<sup>36</sup>.

Cette unicité de la fonction nominale montre très clairement que, pour parler d'un item, il faut le nominaliser et le passage qui précède indique que les grammairiens indiens sanskritistes avaient conscience de ce phénomène.

Voyons quelques exemples de cette nominalisation :

1) verbes<sup>37</sup> :

— *sūtra* I.2.2 *vija iT* // « (Tout affixe commençant par l'accrément) *iT*, introduit après le thème verbal *vij-* « avoir peur », (fonctionne comme ceux marqués par l'exposant *Ṇ*) » : ici, /*vijah*/ (la racine *vij-* à l'ablatif singulier) suit la flexion des thèmes nominaux radicaux à finale consonantique (la flexion est la même pour les trois genres).

<sup>35</sup> I.2.45 *arthavat adhātur apratyayaḥ prātipadikam* // « (Le terme technique) *prātipadika-* «thème nominal» dénote une expression signifiante [*arthavat*], autre qu'un thème verbal [*dhātur*] ou qu'un affixe [*-pratyayaḥ*]. »

<sup>36</sup> *nātra nirdeśaḥ pramāṇam śakyam kartum / yathavātrāprāptā vibhaktir evam iyañādeśo'pi / nātrāprāptā vibhaktiḥ / siddhātra vibhaktiḥ prātipadikād iti / katham prātipadika-samjñā / arthavatprātipadikam iti / nanu cādhatūr iti pratiśedhaḥ prāpnoti / naiṣa dhātur dhātor eṣo'nukaraṇaḥ* / (*Mahābhāṣya* sous VIII.2.46, vol. 3, p. 407-408).

<sup>37</sup> G.B. Palsule (1961) rappelle quelques-unes des méthodes employées avant Pāṇini pour désigner une racine verbale : dans les *Brāhmaṇa* (« explication brahmanique », X-VII<sup>e</sup> av. J.C. ?), une strophe contenant une racine était désignée par le participe passé de cette racine : *jātavant-* « strophe contenant la racine *jāta-* » ; dans le *Nighaṇṭu* (« glossaire » de termes du *R̥gveda*, antérieur au V<sup>e</sup> av. J.C. ?), une racine est citée sous la forme de la 3<sup>e</sup> personne du singulier du présent de l'indicatif, excepté pour les formes védiques qui sont directement extraites du *Veda* et présentées sans aucune altération ; dans le *Nirukta* (« explication verbale », commentaire du *Nighaṇṭu* par Yāska, aux environs du V<sup>e</sup> av. J.C. ?), à côté de la citation des racines sous leur forme de 3<sup>e</sup> personne du singulier du présent de l'indicatif qui se systématisent, Yāska recourt à l'adjonction d'un *i* bref aux racines (ex. : *īliḥ* de *√ī-* « prier »).

— *sūtra* I.2.3 *vibhāṣorṇoḥ* // « (Tout affixe commençant par l’accrément *iT*) fonctionne optionnellement [*vibhāṣā-*] (comme ceux marqués par l’exposant *Ṇ*) quand il est introduit après le thème verbal *ūrṇu-* « couvrir » : ici, *lūrṇoḥ* (la racine *ūrṇu-* à l’ablatif singulier) suit la flexion des thèmes nominaux en *-u*.  
— Pāṇini recourt également aux marqueurs *-i* et *-ti*<sup>38</sup> pour mentionner les racines : la racine *ruc-* « briller » est citée sous la forme *ruc-i* dans le *sūtra* III.2.136 et la racine *as-* « être » est citée sous la forme *as-ti* dans le *sūtra* II.4.52.

2) pronoms :

— *sūtra* I.4.105 *yusmady upapade samānādhikaraṇe sthāniny api madhyamaḥ* // « Les désinences médianes [= 2<sup>e</sup> pers. du singulier, duel et pluriel] sont introduites (après un thème verbal) quand (le pronom) *yusmad-* « vous » est présent comme mot complémentaire [*upapade*], qu’il soit exprimé [*sthānini*] (ou suppléé), et qu’il dénote la même chose [*samānādhikaraṇe*] (que le verbe auquel il se relie) » : ici, le pronom *yusmad-* est fléchi au locatif singulier, sur le modèle des thèmes nominaux à finale consonantique. Le locatif attendu de ce pronom est *yusmāsu*.

— *sūtra* II.4.32 *idamo’nvādeṣe’śānudāttas tṛtīyādau* // « Le substitut *a* pourvu du ton non-aigu [*an-udātta-*] remplace (la totalité du pronom) *idam-* « ceci », devant une désinence du 3<sup>e</sup> cas [= instrumental] et des cas qui suivent [*tṛtīyādau*], quand il est repris anaphoriquement [*anvādeṣe*] » : ici, le pronom *idam-* est fléchi au génitif singulier, sur le modèle des thèmes nominaux à finale consonantique. Le génitif masculin singulier attendu de ce pronom est *asya*.

3) indéclinables :

— *sūtra* III.2.14 *śami dhātoḥ saṃjñāyām* // « (L’affixe *kṛt aC* est introduit après) un thème verbal [*dhātoḥ*] en co-occurrence avec la particule *śam* “bien”, pour signifier un nom propre [*saṃjñāyām*] » : ici, l’indéclinable *śam* « bien » est fléchi au locatif singulier, sur le modèle des thèmes nominaux à finale consonantique.

— *sūtra* III.4.18 *alam-khalvoḥ pratiṣedhayoḥ prācām Ktvā* // « (L’affixe *kṛt Ktvā* [absolutif] est introduit (après un thème verbal) en co-occurrence avec les particules *alam* “assez” et *khalu* “assez” exprimant une prohibition [*pratiṣedhayoḥ*] selon les grammairiens Orientaux [*prācām*] » : ici, les deux indéclinables constituent un composé nominal copulatif. Celui-ci est fléchi au locatif masculin duel, sur le modèle des thèmes nominaux masculins en *-u*.

*L’Aṣṭādhyāyī* comporte également quelques cas de « double flexion » : lorsqu’une opération concerne un item quand il est fléchi à un cas donné, le *sūtra* qui prescrit l’opération en question mentionne cet item fléchi audit cas et traite cet item comme une base nominale. En voici deux exemples :

<sup>38</sup> Ces marqueurs sont enseignés dans le *vt.* 2 sous III.3.108 sous la forme *i<sup>k</sup>* et *i<sup>ṣ</sup>tī<sup>p</sup>*.

— *sūtra* I.4.75 *anatyādhāna urasi-manasī* // « (Le terme technique *gati* dénote les items) *urasi* « sur la poitrine » et *manasī* « dans le cœur », excepté quand ils sont employés dans le sens de « placer sur » [*anatyādhāne*] (et ce, optionnellement, quand ils sont en co-occurrence avec le thème verbal *kr-*) ». Ce *sūtra* concerne les thèmes nominaux neutres *uras-* « poitrine » et *manas-* « cœur », quand ils sont fléchis au locatif singulier (*urasi* et *manasi* respectivement). La phrase métalinguistique que constitue le *sūtra* fait de *lurasil* et *lmanasil* des bases nominales, qu'elle coordonne sous la forme d'un composé nominal copulatif. Ainsi s'explique le *-ī* de *lurasī-manasī* : il s'agit du nominatif masculin duel des thèmes en *-i*.

— *sūtra* VIII.3.85 *mātuḥ-piturbhyām anyatarasyām* // « (Le substitut rétroflexe *ṣ*) remplace de manière optionnelle [*anyatarasyām*] (la dentale *s* non finale du thème nominal *svasṛ-* “sœur” quand il est en composition après les thèmes nominaux) *mātur* “de la mère” et *pitur* “du père” (en énonciation continue) ». Ce *sūtra* concerne les thèmes *māṭr-* « mère » et *pitṛ-* « père », quand ils sont fléchis au génitif singulier (*mātur* et *pitur* respectivement). Comme dans le *sūtra* précédant, les deux termes *lmātur* et *lpitur* sont traités comme des thèmes nominaux et sont coordonnés sous la forme d'un composé copulatif. De fait, le terme *lpitur* est fléchi à l'ablatif duel, sur le modèle des thèmes à finale consonantique.

Mais le procédé de nominalisation des autonymes ne fonctionne pas toujours avec cette régularité. Il est des cas, dans l'*Aṣṭādhyāyī*, où les mots autonymes conservent leur flexion originelle (ils ne sont donc plus nominalisés), tels que *letebhyaḥ* (ablatif masculin pluriel du pronom *etad-* « ceci ») en V.2.39<sup>39</sup>, ou *lpratīcaḥ* (ablatif singulier de l'adjectif *pratyak-* « occidental », qui suit une flexion particulière) en IV.2.101<sup>40</sup>. Par ailleurs, à deux reprises (et il est possible qu'il y en ait d'autres), le caractère incorrect ou, tout au moins non-attesté, de formes autonymes est signalé dans le *Mahābhāṣya* : à propos de *ltiryacil* (adjectif *tiryak-* « horizontal », fléchi ici au locatif singulier sur le modèle des thèmes à finale consonantique, alors que le locatif singulier attesté est *tiryasī*) dans le *sūtra* III.4.60<sup>41</sup>, il est dit : « Ce mot énoncé n'est pas correct. Il doit être *ltiraści*. — [réponse à l'objection] (La forme de) ce mot

<sup>39</sup> V.2.39 *yat-tad-etebhyaḥ parimāṇe vatUP* // « (L'affixe *taddhita*) *vatUP* est introduit (après les thèmes nominaux) *yad-* « ce que », *tad-* « cela » et *etad-* « ceci » (se terminant par la 1<sup>e</sup> désinence nominale) pour exprimer le volume [*parimāṇe*] ».

<sup>40</sup> IV.2.101 *dyu-prāg-apāg-udak-pratīco yaT* // « (L'affixe *taddhita*) *yaT* est introduit (après les thèmes nominaux) *dyu-* « ciel », *prāc-* « tourné vers l'Est », *apāc-* « tourné vers le Sud », *udac-* « tourné vers le Nord » et *pratīc-* « tourné vers l'Ouest » (pour exprimer des sens non encore spécifiés) ».

<sup>41</sup> III.4.60 *tiryacy apavarge* // « (Les affixes *kr* (d'absolutif) *Ktvā* et *ṆamuL* sont introduits après le thème verbal *kr-* « faire », quand il est en co-occurrence (avec l'invariant) *tiryac-* « de travers » pour dénoter le sens d'achèvement [*apavarge*] ».

énoncé est propre au *sūtra* <sup>42</sup>. ». La même remarque est formulée à propos de *lanvacil* (adjectif *anvak-* « qui va à la suite de ») dans le *sūtra* III.4.64 <sup>43</sup> « Ce mot énoncé n'est pas correct. Il doit être *lanūcil*. — [réponse à l'objection] (La forme de) ce mot énoncé est propre au *sūtra* <sup>44</sup> ».

Ces faits, qui semblent remettre en cause la nominalisation des autonymes, pourraient s'expliquer par l'existence du *paribhāṣāsūtra* suivant : *prakṛtivad anukaraṇam bhavati* // (*paribhāṣā* 36 dans le *Paribhāṣenduśekhara*) qui signifie « l'imitation est (traitée) comme l'original ». Dans son *Paribhāṣenduśekhara*, Nāgeśa commente cette règle de la façon suivante :

Mais, dira-t-on, comment *-iy-* (a-t-il été substitué au *-i-* de la racine *kṣi-* <sup>45</sup>, alors que *kṣi-*), en VI.4.59 et en VIII.2.46, (n'est pas une racine [l'item ne dénote pas une action] mais une imitation de la racine *kṣi-*) ? C'est pourquoi il dit : « **L'imitation est traitée comme l'original** ». La réalisation du substitut *-iy-* dans */kṣiyah/* révèle l'existence de cette règle. Dans ce cas précis, elle n'a pas de validité absolue en raison de l'emploi d'une désinence liée (au statut) de thème nominal ; ceci apparaît clairement dans le *Bhāṣya* sous *kṣiyo dīrghāt* [*sūtra* VIII.2.46] <sup>46</sup>.

Selon Nāgeśa donc, la *paribhāṣā* qui enjoint de traiter l'imitation comme l'original a été formulée pour justifier le *-iy-* de */kṣiyah/*. On s'attendrait à ce qu'une telle règle bloque le processus de nominalisation, or il n'en est rien : aux objections formulées à propos de */kṣiyah/*, *Itiryacil* et *lanvacil* (objections qui remettent en cause le recours à une flexion de type nominale), Patañjali n'évoque pas la règle du traitement de l'imitation comme l'original et explique au contraire pourquoi de telles désinences sont employées. A propos de */kṣiyah/*, il affirme qu'une imitation est un thème nominal (*prātipadika-*) et, à propos de *Itiryacil* et d'*lanvacil*, il invoque le principe du *sautro nirdeśaḥ* « (formulation) propre au *sūtra* », selon lequel le statut de *sūtra* (qui n'est autre que celui de phrase métalinguistique) justifierait certaines anomalies ou « libertés » formelles. Comment expliquer cette contradiction entre, d'une part,

<sup>42</sup> ayukto'yaṃ nirdeśaḥ / tiraścīti bhavitavyam / sautro'yaṃ nirdeśaḥ // (Mahābhāṣya sous III.4.60, vol. 2, p. 176).

<sup>43</sup> III.4.64 *anvacī ānulomye* // « (Les affixes *kṛt* (d'absolutif) *Ktvā* et *ṆamuL* sont introduits après le thème verbal *bhū-* « devenir » quand il est en co-occurrence avec l'invariant) *anvac-* « favorablement » pour exprimer une disposition favorable [*ānulomye*] ».

<sup>44</sup> ayukto'yaṃ nirdeśaḥ / anūcīti bhavitavyam / sautro'yaṃ nirdeśaḥ // (Mahābhāṣya sous III.4.64, vol. 2, p. 177).

<sup>45</sup> Cette substitution est prescrite par le *sūtra* VI.4.77 *aCi Śnu-dhātu-bhrvām y-vor iyaṅ-uvaṅNau* // « Les substituts *iyaṅ* et *uvaṅ* (remplacent respectivement) les voyelles *i* et *u* (devant un affixe commençant par) une voyelle [*aCi*], (quand elles sont l'élément final d'un thème se terminant par) le marqueur de classe de présent *Śnu*, ou d'un verbe [*-dhātu-*], ou du (thème nominal) *bhrū-* « sourcil » ».

<sup>46</sup> *nanu kṣiyah* [VI.4.59 / VIII.2.46] *ity ādāv iyaṅ katham ata āha / prakṛtivad anukaraṇam bhavati* // 36 // *kṣiṣya itīyaṅ nirdeśo'syā jñāpakah* // *tatraiva prātipadikatva-nibandhana-vibhakti-karaṇād anityā ceyam iti kṣiṣyo dīrghāt* [VIII.2.46] *iti sūtre bhāṣye spaṣṭam* // (p. 33)

Le passage du *Mahābhāṣya* auquel il est fait référence ici est cité plus haut, cf. *supra* note 36.

cette règle du traitement de l'imitation comme l'original et, d'autre part, la nominalisation systématique de l'autonyme ?

Selon G.B. Palsule (1970, p. 6-7), cette *paribhāṣā* devait s'appliquer, à l'origine, aux « véritables » imitations (citations qui recouvrent le discours direct, onomatopées, etc.) Une citation correcte devait être en effet conçue comme l'exacte reproduction des paroles (ou la reproduction de la pensée) telles qu'un locuteur les formulait (ou les aurait formulées) ; de fait, l'imitation et l'item imité n'étant pas perçus comme différents, l'imitation était nécessairement traitée comme l'original (il faut préciser ici que, lorsque l'autonyme est suivi de la particule *iti*, comme il peut l'être dans l'usage courant, il n'est pas nominalisé et se présente (en principe) exactement sous la même forme que son homonyme mondain<sup>47</sup>). Quand, plus tard, le terme *anukaraṇa-* a été employé de façon plus large pour désigner aussi les mots autonomes tels qu'ils apparaissent dans un discours métalinguistique, la règle du traitement de l'imitation comme l'original, confrontée au processus systématique de la nominalisation, a plus ou moins disparu et des cas comme *letebhyaḥ!*, *lpraṭicah!* seraient les traces de sa survivance.

#### 4. CONCLUSION

Très tôt, la tradition grammaticale indienne sanskrite a pris conscience du phénomène linguistique que représente l'autonymie. Le *sūtra* I.1.68 de l'*Aṣṭādhyāyī* de Pāṇini propose même (si l'on se fonde sur les commentaires qui le considèrent comme un *saṃjñāsūtra*), une définition de l'autonyme. Ce *sūtra* et les commentaires qui en ont été faits montrent par ailleurs 1) que la plupart des grammairiens indiens sanskritistes concevaient l'autonyme comme un terme métalinguistique (*saṃjñā*), 2) que cet autonyme était, pour eux, distinct des termes métalinguistiques *stricto sensu* et 3) qu'ils avaient noté le caractère spontané de l'autonymie. Le problème de la réflexivité totale, essentiellement discuté dans le contexte grammatical, a d'abord été résolu par la distinction des contextes (ou niveaux de langage) dans lesquels est appréhendé le mot (*sūtra-sthā-* versus *prayoga-sthā-*). Cette première distinction s'est vue complétée par d'autres, telles que la distinction type / occurrence, la distinction tout / partie, ou encore la distinction mot — moyen de compréhension / mot — objet de compréhension.

adresse de l'auteur :  
<emilie.aussant@free.fr>

<sup>47</sup> Si l'on prend par exemple la phrase *devadattena pacyata odanaḥ* « le riz est cuisiné par Devadatta », l'autonyme de *devadattena* sera, dans l'usage courant du sanskrit, *devadattena iti* (avec application des règles phonétiques : *devadatteneti*). Un autre procédé consiste à faire entrer l'autonyme en composition avec un présentateur métalinguistique tel que *śabda-* « mot ». On obtient alors la séquence *devadattaśabda-* « le mot *devadatta-* », où *ldevadatta-* se présente sous la forme du thème, non parce qu'il est autonyme mais parce qu'il est premier membre de composé (cet autre procédé est également utilisé par les grammairiens, cf. *supra* note 13 : *gośabda-*, *navāśabda-*, etc.).

## REPÈRES HISTORIQUES

Auteur	Date	Titre de l'ouvrage et genre
Pāṇini	V <sup>e</sup> s. av. J.C. ?	<i>Aṣṭādhyāyī</i> « (traité) en huit leçons » Ouvrage de linguistique générale, fondateur de l'école pāṇinéenne, rédigé en <i>sūtra</i> ou « aphorismes »
Kātyāyana	III <sup>e</sup> s. av. J.C.	<i>Vārttika</i> « éléments d'interprétation » Commentaire d'une partie des <i>sūtra</i> de l' <i>Aṣṭādhyāyī</i>
Patañjali	II <sup>e</sup> s. av. J.C.	<i>Mahābhāṣya</i> « grand commentaire » Commentaire des <i>vārttika</i>
Bhartrhari	V <sup>e</sup> s.	<i>Vākyapadīya</i> « (traité de) la phrase et du mot » Traité de philosophie grammaticale
Vāmana-Jayāditya	VII <sup>e</sup> s.	<i>Kāśikāvṛtti</i> « glose de Kāśī » Commentaire complet de l' <i>Aṣṭādhyāyī</i>
Jinendrabuddhi	VIII <sup>e</sup> s. ?	<i>Nyāsa</i> « position » Commentaire complet de la <i>Kāśikāvṛtti</i>
Kaiyaṭa	XI <sup>e</sup> s. ?	<i>Mahābhāṣyapradīpa</i> « élucidation du grand commentaire » Commentaire complet du <i>Mahābhāṣya</i>
Haradatta	XI <sup>e</sup> s. ?	<i>Padamañjarī</i> « bouquet de mots » Commentaire complet de la <i>Kāśikāvṛtti</i>
Bhaṭṭojī Dīkṣita	début XVII <sup>e</sup> s.	<i>Vaiyākaraṇamatonmajjana</i> « émergence des opinions de grammairiens » Traité versifié de philosophie grammaticale
Kauṇḍabhaṭṭa	milieu XVII <sup>e</sup> s.	<i>Vaiyākaraṇabhūṣaṇa</i> « Ornement des grammairiens » Commentaire du <i>Vaiyākaraṇamatonmajjana</i>
Nāgeśa	XVII-XVIII <sup>e</sup> s.	<i>Uddyota</i> « révélation » Commentaire complet du <i>Mahābhāṣyapradīpa</i>

## RÉFÉRENCES

*Textes**Aṣṭādhyāyī de Pāṇini*

*La grammaire de Pāṇini*. Texte sanskrit, traduction française avec extraits des commentaires par L. Renou, Ecole française d'Extrême-Orient, Paris, 1966, 2 vol.

*The Aṣṭādhyāyī of Pāṇini*. With translation and explanatory notes by S.D. Joshi and J.A.F. Roodbergen, Sahitya Akademi, Poona, 1991, 5 vol.

*Durghaṭavṛtti de Śaraṇadeva*

*La Durghaṭavṛtti de Śaraṇadeva* — Traité grammatical en sanskrit du XII<sup>e</sup> siècle. Edité et traduit par L. Renou, Les Belles Lettres, Paris, 1940, vol. I, fasc. 1.

*Kāśikāvṛtti de Jayāditya et Vāmana*

*Kāśikāvṛtti of Jayāditya-Vāmana (Along with Commentaries Nyāsa of Jinendrabuddhi and Padamañjarī of Haradatta Miśra), part I*. Ed. by Dr. Śrīnārāyaṇa Misra, Ratna Publications, Varanasi, 1985.

*Mahābhāṣya de Patañjali*

*Patañjali's Vyākaraṇamahābhāṣya with Kaiyaṭa's Pradīpa and Nāgeśa's Uddyota.* By Pt. R.K. Śāstrī and Pt. Ś.D. Kūdāla, published by Pāṇḍurang Jāvajī, Nirṇaya Sāgara Press, Bombay, 1<sup>ère</sup> édition 1872, puis 1951, 6 vol.

*The Vyākaraṇamahābhāṣya of Patañjali.* Ed. by F. Kielhorn, The Department of Public Instruction, Bombay, 1880-1885, 3 vol.

*Paribhāṣenduśekhara de Nāgeśa*

*The Paribhāṣenduśekhara of Nāgojībhāṭṭa.* Ed. and explained by F. Kielhorn, The Indu Prakash Press, Bombay, 1868, 2 parts.

*Commentaires du Pradīpa de Kaiyaṭa*

*Mahābhāṣya Pradīpa Vyākhyānāni*, vol. 3 (*adhyāya 1 pāda 1 āhnika 8-9*). Ed. by M.Ś. Narasimhacharya, Institut Français d'Indologie, Pondichéry, 1976.

*Vākyapadīya de Bhartrhari*

*The Vākyapadīya by Bhartrhari (Brahma kāṇḍa)* edited with the Bhāvapradīpa commentary and notes. By Pt. S.S. Śukla, Chowkhamba, Bénarès, 1937.

*Bhartrhari — Vākyapadīya Brahmakāṇḍa avec la Vṛtti de Harivṛṣabha.* Traduction, introduction et notes par M. Biarreau, Editions E. De Boccard, Paris, 1964.

*Bhartrharis Vākyapadīya.* By W. Rau, Deutsche Morgenländische Gesellschaft, Wiesbaden, 1977.

*Bhartrharis Vākyapadīya. Versuch einer vollständigen deutschen Übersetzung nach der kritischen Edition der Mūlakārikās.* By W. Rau, herausgegeben von O. von Hinüber, F. Steiner, Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz, Abhandlung der Geistes und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Einzelveröffentlichung N.8, Stuttgart, 2002.

*Études et traductions*

Authier-Revuz, J., Doury, M., Reboul-Touré, S. (2004). *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

Candotti, M.P. (2004). *La Fortune Philosophique du sūtra A 1.1.68 chez Patañjali et Bhartrhari. Une langue pour parler des faits de la langue*, Thèse de Doctorat, Université de Lausanne.

Cardona, G. (1997 (1988)). *Pāṇini. His Work and Its Traditions*, vol. 1, Delhi, Motilal Banarsidass.

Deshpande, M.M. (1992). *The Meaning of Nouns, Semantic Theory in Classical and Medieval India, Nāmārthanirṇaya of Kaṇḍabhaṭṭa*, [translated and annotated], Dordrecht, Kluwer, Studies of Classical India 13.

Filliozat, P.-S. (1975, 1976, 1978, 1980, 1986). *Le Mahābhāṣya de Patañjali avec le Pradīpa de Kaiyaṭa et l'Uddyota de Nāgeśa* (adhyāya 1 pāda 1 āhnika 1-4) [1975]; adhyāya 1 pāda 1 āhnika 5-7 [1976]; adhyāya 1 pāda 1 āhnika 8-9 [1978]; adhyāya 1 pāda 2 [1980]; adhyāya 1 pāda 3 [1986], Pondichéry, Institut Français d'Indologie.

Hock, H.H. (1982). « The Sanskrit Quotative : A Historical and Comparative Study », *Studies in Linguistic Sciences* 12/2, 39-85.

- Houben, J.E.M. (1995). *The Saṃbandha-Samuddeśa (Chapter on Relation) and Bhartṛhari's Philosophy of Language*, Groningen, Egbert Forsten.
- Katre, S.M. (1989). *Aṣṭādhyāyī of Pāṇini* [Roman Transliteration and English Translation], Delhi, Motilal Banarsidass.
- Kuiper, F.B.J. (1967). « The Genesis of a Linguistic Area », *Indo-Iranian Journal* 10, 81-102.
- Kunjnni Raja, K. (1963). *Indian Theories of Meaning*, Madras, The Adyar Library and Research Centre, The Adyar Library Series vol. 91.
- Mayrhofer, M. (1988). *Etymologisches Wörterbuch des Altindiarischen*, I Band, Lieferung 3, Heidelberg, Universitätsverlag, Indogermanische Bibliothek, 189.
- Ogawa, H. (2001). « Bhartṛhari on I.1.68 », *Journal of Indian Philosophy* 29, 531-543.
- Ojihara, Y. et Renou, L. (1960-67). *La Kāśikā-Vṛtti ( adhyāya I, pāda 1) traduite et commentée*, vol. 3, Paris, Publications de l'École française d'Extrême-Orient.
- Palsule, G.B. (1961). *The Sanskrit Dhātupāṭhas. A Critical Study*, Poona, Deccan College.
- Palsule, G.B. (1970). « Some views of Pāṇini and his followers on object-language and metalanguage », *Publications of the Centre of Advanced Study in Sanskrit A 36*, Poona, University of Poona, 1-7.
- Pinault, G.-J. (1989). « Pāṇini et l'enseignement grammatical », Auroux S. (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, vol. 1, Liège – Bruxelles, Pierre Mardaga, 331-353.
- Rey-Debove, J. (1997 (1978)). *Le Métalangage*, [seconde édition, revue et augmentée], Paris, Armand Colin, Collection U, série « Linguistique ».
- Saha, S. (1994). « Gaṅgeśa on self-mentioning words », Matilal B.K. et Chakrabarti A. (éd.), *Knowing from words. Western and Indian Philosophical Analysis of Understanding and Testimony*, Dordrecht – Boston – London, Kluwer Academic Publishers, 367-384.
- Scharfe, H. (1971). *Pāṇini's metalanguage*, Philadelphia, Memoirs of the American Philosophical Society, vol. 89.
- Srimannarayana Murti, M. (1981). « Bhartṛhari on *svaṃ rūpaṃ śabdasyāśabdasaṃjñā* », Dr. K. Kunjnni Raja Felicitation Volume, The Adyar Library Bulletin 44-45, Madras, 602-613.
- Staal, F. (1975). « The Concept of Metalanguage and its Indian Background », *Journal of Indian Philosophy*, vol. 3, Dordrecht - Boston, D. Reidel Publishing Company, 315-354.